

Temple Bar

Pierre May

Number 50, Fall 1991

« Écrire dans les murs »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14866ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

May, P. (1991). *Temple Bar. Moebius*, (50), 69–82.

TEMPLE BAR

Pierre May

I

C'était il y a cinq ou six ans. Quelques mois avant que je ne tue cet homme. Et ne cesse d'écrire.

Définitivement.

Je cherchais des idées pour un livre. Et il me semblait que le Temple Bar était l'endroit idéal, rêvé. Chaque mercredi, après mes cours, je m'y arrêtais. Je prenais une bière, parfois un brandy, et j'interviewais une fille.

Je choisisais toujours la plus grosse et la plus inconcevable, celle qui m'apparaissait vivre en deçà de toute culture, de toute connaissance.

À chaque semaine donc, une fille venait me raconter sa vie, ses secrets, ses rêves, son ennui. À chaque semaine, j'étais là et je les écoutais se déshabiller dans l'extrême limite de leur discours. Je les écoutais avec cette sorte de somnolence, de détachement, de distance. De cette implacable distance dont les écrivains ont besoin pour écrire.

Et puis, je me foutais qu'elles disent la vérité, que ce soit crédible ou non. Je savais que j'avais une longueur d'avance sur elles, sur la vérité. Je savais que je pouvais tout arranger et rendre à leur réalité cette beauté. Cette beauté

qu'elles n'avaient plus ou qu'elles n'avaient jamais eue. Et ce, grâce au mensonge.

D'ailleurs, je le disais souvent à mes étudiants : la connivence est réalité et beauté. Et sachez être de connivence avec le mensonge. Mentez, mentez, si vous voulez devenir de bons écrivains. Tout est là, dans le plus beau des mensonges. Mentez, si vous voulez créer.

Mais ils n'y arrivaient pas. Ils ne savaient plus. Ils ne se souvenaient plus que dans leur enfance ce simple plat d'eau était tantôt un potage, tantôt un vin, ou un fleuve, ou une mer.

Je leur disais souvent : ne vous engagez pas, restez au deçà de la vérité. Quelque part entre le secret et le mensonge.

Mais encore là, ils n'y arrivaient pas. À chaque fois, ils avaient besoin d'expliquer, d'avouer, et de se trahir trahissant leur écriture et se trahissant trahissant leur réalité. L'effaçant en quelque sorte. Comme ce droit d'écrire à côté.

II

Nous sommes mercredi. Et ma mère comme à son habitude est venue me rendre visite ce matin et m'a apporté quelques bretzels.

Elle veut que je me remette à écrire, que je finisse cette histoire. Mais je ne lui ai rien dit. Je ne crois pas qu'elle puisse comprendre. Écrire ne m'apporterait rien de plus.

La seule chose dont j'avais envie pendant qu'elle me parlait, c'était — aussi bizarre que cela puisse paraître — de la voir nue.

J'aurai bientôt cinquante-huit ans et je n'ai jamais vu ma mère nue, vraiment nue, à poil.

III

C'était il y a cinq ou six ans. J'étais professeur et je cherchais des idées pour un livre.

Le Temple Bar se trouvait à l'extérieur de Québec. Assez loin même, sur une petite route de la Beauce.

J'avais choisi le bar le plus minable, le plus dénudé, le plus méprisable que l'on puisse imaginer. Et je le voulais ainsi, sale, affreux, et à la limite dangereux.

Je me rappelle encore cette odeur lorsque j'y suis entré la première fois. Ça sentait quelque chose entre la sardine et le Chanel. C'était une odeur de pute et d'alcool, de fumée et de poudre, de nuits fortes qui me faisaient penser à une certaine page, à un certain texte.

C'était une odeur troublante où venaient se mêler les regards des hommes.

Et je me souviens aussi de ce silence. De ces têtes qui se retournaient. Sur mon passage. Comme si j'avais brisé quelque rituel, quelque entretien important et intime.

Ah oui! Je me rappelle ce premier soir. Je m'étais assis dans un coin. Dans le plus sombre des coins. Et j'avais attendu. J'avais attendu que les regards tombent, reprennent leur place, s'immobilisent dans cet ailleurs, que je ne connaissais pas mais que je pouvais deviner.

Ce qui les gênait en moi, ce n'était pas tant le fait que je fusse étranger, mais ce qu'il y avait derrière ce savoir. Ce savoir que j'essayais de cacher malhabilement dans une simplicité qui ne faisait pas le contrepoids.

Ce que je savais, ils n'auraient pu le dire, mais ils le sentaient. À la fois comme un danger. Et à la fois comme quelque chose qui devait s'effacer devant l'acte.

IV

J'ai partagé les bretzels avec les gars. Et nous avons bien ri.

Nous avons parlé de nos mères.

Et me suis souvenu.

Me suis souvenu de cet anniversaire. Je devais avoir huit ans. — C'était peu de temps après la mort de mon père.

C'était mon anniversaire.

Et je devais deviner, à travers le manteau de ma mère, le cadeau qu'elle y avait dissimulé.

Je me souviens de ses rires et de cette façon de jouer avec mon désir, en me disant que si je ne le trouvais pas, elle le donnerait à quelqu'un d'autre. Quelqu'un d'autre. Quelqu'un d'autre.

V

Les interviews durèrent trois mois. Mais je n'étais guère satisfait. Il me semblait que derrière toutes les choses que j'avais entendues, aussi inimaginables pouvaient-elles être, il y avait autre chose.

Et je voulais connaître cette chose. Je voulais que le lecteur se sente aux extrêmes de la nudité. À ce point ultime où la chair rencontre l'os. Et où tout penche à droite.

Les discours ne me suffisaient plus. J'aurais voulu inviter chaque lecteur au Temple Bar et me taire.

Cette idée même de livre m'apparaissait de plus en plus ridicule. Ce que j'aurais aimé — et que je n'arrivais pas à m'avouer à ce moment-là — c'est devenir cet ouvrier à la casquette et à la moustache, être cette danseuse aux discours et aux caresses malhabiles. J'aurais voulu faire comme eux. J'aurais appris leurs gestes, leurs mots, leurs rires.

Et j'aurais applaudi sur l'aile du fou, jusqu'aux rives du rêve rouge.

Aussi, lorsque j'eus fini les interviews, je continuai à venir au Temple Bar, tous les mercredis. — Je dois prendre encore des notes, me disais-je. Et trouver cette chose. Et finir cette histoire.

VI

J'étais devenu très exigeant envers mes étudiants. Je ne tolérais plus leur écriture, leur esthétique, leur idéalisme, leur sens clinique de la vérité et de la culture. Je ne tolérais plus cette prétention, cette dilatation du statut d'artiste.

Mais je continuais à écrire et à lire, comme un fou, et je pensais à ces danseuses. Et elles m'accompagnaient dans mes cours. Et me supportaient dans de hasardeuses théories sur la littérature. Sur ce qui est obscène et ne l'est pas, sur cette différence entre l'exhibitionnisme de l'artiste et celui d'une danseuse. Danseuse, j'avais dit.

Et les étudiants me regardaient bizarrement, et je les regardais bizarrement, et tout me semblait grotesque. J'étais un artiste et un enseignant grotesque, anesthésié par tous ces regards de convention et de mérite, de commodité et de séduction. De cette séduction par le savoir.

Et il me semblait que mon cerveau était surexposé par sa propre fascination à savoir, mais qu'en même temps ce cerveau était fait de parties vides et d'ignorances et que l'enseignement était fait d'ignorances illustrées. Et qu'on enseignait des choses pour ne pas voir les autres. Et qu'on devait toujours tout deviner à travers un épais manteau. Et que ce manteau en cachait un autre encore plus épais et plus obscène.

Et les étudiants n'arrêtaient plus de me regarder. Et nous ne savions plus si c'était génial ou fou ou rien du tout.

Et ce n'était pas important.

Ce qui était important, leur disais-je : c'est de savoir que nos pages sont comptées.

Nos pages sont comptées, leur disais-je. Mais ils riaient. Ils ne comprenaient pas qu'à chaque page qu'on écrit, une autre meurt. Je leur disais : écoutez le bruit des pages qui naît, ce sont des robes au bruit de champagne; écoutez les anges suspects et à demi fous devant l'ouverture du mur; écoutez les plafonds des cathédrales qui crient au loin, qui vous appellent.

Mais ils avaient des barbelés dans la tête. Des barbelés et des élastiques. Plein d'élastiques blancs, et ces élastiques c'était la reconnaissance du savoir. Et ça je ne pouvais le leur expliquer.

VII

Nous courions pieds nus sur la scène avec nos mains pleines de neige pendant qu'elles dormaient contre les lèvres du miroir.

Il y avait dans cet endroit, dans ces blagues à l'emporte-pièce, dans ces femmes qui vivaient dans l'usure des caresses, de la poésie.

Ce quelconque me réconfortait, me rassurait. De plus en plus. J'aimais cette vulgarité, ces gens aux contours incertains. J'aimais ces baisers d'ironie, ces courbures dans le temps et l'espace.

Oui, j'aimais ce bar et ses fausses cérémonies. Il me semblait que je me rapprochais de Dieu. Que si j'allais suffisamment loin dans le mensonge, je pourrais toucher Dieu.

Et il me semblait que ces danseuses pouvaient m'aider à aller plus loin dans le mensonge.

Ces danseuses savaient. Elles savaient reconnaître d'instinct le faux du faux, le mensonge dans le mensonge. Elles savaient qu'en montrant tout, elles ne montraient rien. Qu'elles conserveraient le secret malgré la mise à nu.

Mais ce qui m'attirait chez elles, ce n'était pas seulement cette capacité de jouer avec le mensonge et d'en faire un métier, c'était de voir comment elles pouvaient l'élever et le sublimer à même cette séduction maternelle.

Et ces femmes savaient, elles savaient que quelque part, au delà de la nudité, de cette fausse nudité, elles pouvaient encore soutenir chez ces hommes le désir.

VIII

Je n'allais plus à mes cours. Et buvais de plus en plus. Pour ne pas oublier. Ces femmes. Ces hommes. Ces conversations qui prenaient appui sur un détail, un geste, une épaule, une incandescence épaule.

Au Temple Bar, le mot retrouvait le droit de s'échapper, de succomber, d'être insignifiant. Il s'accouplait parfois à un geste. Puis on le perdait pour le retrouver un peu plus loin sous une autre forme.

J'aimais cette évanescence du mot, cette légèreté. Je n'avais plus besoin ici de démontrer, d'analyser, de corriger, de supporter quelques idées ou discours, ou encore d'exposer mes connaissances.

Je n'avais qu'à me laisser balloter par les vibrations et sentir. Sentir.

Dans les mouvances du corps, les rêves perdus.

Je me rappellerai toujours cette fille, que j'avais invitée à ma table. Cette manière qu'elle avait de dérouler ses bas tout en conversant.

C'étaient des mots si banals, presque sans sens, des mots frous-frous, mais qui mélangés à sa peau devenaient autre chose.

Il n'était pas nécessaire de comprendre ses histoires. Ses histoires, je les retrouvais par petites touches, dans son regard. Dans sa voix. Une voix teintée de rouge, et poussée à la limite du blanc et de la nuit.

Je me rappellerai toujours cette fille, que j'avais invitée à ma table. Elle avait des paupières en porte-jarretelles noirs, et ne cessait de bavarder. Jusqu'au bout de son ventre, elle me disait : regarde. Et je regardais. Je regardais. Le silence s'agiter le long de ses lèvres.

Les mots ne comptaient plus. J'étais sûr de leur écho. Ce qu'elle me racontait n'avait pas besoin d'être écouté, saisi, discuté. Elle me disait « chéri » et puis on riait.

IX

Mon obsession n'était pas le sexe, mais bien le regard des autres qui se posait sur ce sexe. D'ailleurs, que représentait ce sexe? Sinon ce regard échappé au jugement des autres.

Ce que je n'avais pas saisi le premier soir, c'est que dans ces regards, il y avait aussi un rendez-vous; et que derrière ce rendez-vous, il y avait cette chose que je cherchais.

Non, ce qui me fascinait, beaucoup plus que la nudité ou l'ouverture d'une jupe, c'était le regard des autres hommes.

Cet interminable regard.

Je passai des semaines à regarder les autres regarder. Je surveillais ce moment intense de fixation autour du sexe, comme si tous les regards se trouvaient emportés par un mouvement concentrique. En un même point de fuite, commun et métaphysique.

Et j'imaginai de grands vents et une énorme spirale par où le temps se vidait de la mémoire des hommes. Je voyais aussi un homme à demi fou prendre la parole parmi les ombres et les tables.

Les tables qui se creusaient sous les aréoles des femmes.

X

Puis je rencontrai cet homme.

C'était un soir de décembre, un peu avant Noël. Il était assis dans le fond du bar et il m'observait. Je savais qu'il m'observait.

Il se trouvait exactement à l'endroit où j'étais la première fois.

Un instant, je crus reconnaître un vieil ami, mais je me trompais. Cet homme était beaucoup plus grand. Beaucoup plus... À vrai dire je ne savais quoi, ni pourquoi, mais cet homme, tout en me rappelant quelqu'un, m'échappait complètement. Il me semblait que je l'avais déjà rencontré, mais en même temps, je n'arrivais pas à lui mettre un nom, à l'insérer dans un espace.

En fait, il me rappelait deux personnes. À la fois mon père, et à la fois une ancienne étudiante. Et cela me troublait.

Mais en même temps, il y avait plus que cela. Il avait ce regard. Ce regard de celui qui sait. De celui qui se veut original. Conscient.

Un regard d'écrivain, d'écrivain jaloux. Pour qui l'écriture est tout, et qui ferait tout pour son écriture. Et je me disais en le regardant, et il se disait en me regardant :

Que tu es abominable.

Mais encore là, je me trompais. J'avais tout mélangé. Il ne désirait rien de tout cela, n'attendait rien.

C'était un homme assez simple. Un pauvre type à vrai dire dont le regard était devenu inutile. Cet homme était aveugle, et ce qu'il venait regarder se trouvait ailleurs, en une autre chose. Et cette chose ce n'était ni moi ni les autres hommes ni les danseuses. Mais autre chose. D'un autre ordre.

Et je ne savais plus quoi penser et ne voulais plus penser. Il m'invita à prendre un verre sur le toit du Temple Bar et me confia que si on attendait assez longtemps, on pourrait voir cette lumière noire. Cette lumière oubliée par Dieu.

Puis il me dit : entendre c'est aussi voir. Et qu'il pouvait entendre la lumière. Mais je ne comprenais pas. Il était beau.

Très beau.

Et je ne comprenais pas.

XI

Je passai plusieurs semaines sans aller au Temple Bar.

Je partais tôt le matin et revenais tard le soir. Ne sachant plus très bien ce que j'avais fait de ma journée.

Je n'écrivais plus.

Je roulais et roulais... au hasard. Assez souvent je me perdais. Je prenais les plus petites routes et toujours je tournais à droite.

Lorsque j'y retournai, j'avais des jeunes filles en bouche, l'haleine jaune, et le sexe d'aluminium.

Il n'était que trois heures de l'après-midi, mais déjà les danseuses défilaient dans une lente procession. Comme de jeunes vierges. À leur première communion.

Puis une fille, un peu grasse, avec une fausse fourrure, monta sur la scène.

Elle avait une cicatrice au genou.

Je me rappelle.

Elle commença sa danse tout en s'appuyant contre le miroir.

Ses mains, ses seins, se dédoublaient. Toute la scène se dédoublait. Un instant, j'eus envie d'écrire. Mais déjà... elle enfonçait ses doigts dans le miroir comme dans une flaque d'eau.

Tout le miroir était devenu de l'eau, une eau verticale et immobile.

Nous étions déjà un peu soûls, je crois. Elle se penchait au-dessus de moi et souriait. Je me souviens, elle avait contre ses doigts un petit coussin bleu et rose, et des petits seins à remplir.

Il me semblait que sous la pression de ses cuisses, la salle allait implorer.

J'avais la paupière à la renverse et des jupes incessantes dans la tête.

Et je pensais à cet homme.

Je le voyais vêtu de varech rouge, d'ombres et de vent, monter sur la scène et m'appeler doucement pour que je le suive.

Il avait un énorme mamelon qu'il retenait avec peine dans son corsage. C'était un mamelon unique et rétractable qu'il mouillait souvent de ses lèvres.

Puis une goutte de lait tombait.

Il se roulait sur le côté et cachait quelque chose, une photo, ou un livre. Je ne sais plus très bien. Cette chose me rappelait une voix.

Je me rappelle.

Lorsqu'il a enlevé son slip. Sa croupe était brûlante. Et son ventre si poreux.

XII

La fille venait de redescendre. Et tournait autour des tables, soupesant chaque bouteille.

Le mouvement de ses hanches insouciantes s'accordait à celui de son regard, regard amusé, rempli de défi et de fausse pudeur.

Et j'aimais cette façon de feindre, cette façon de flirter sans flirter, d'enrober et de se dérober dans une semi-nudité.

Elle m'avait fait sentir sa cuisse au passage et l'ampleur de sa robe.

C'était une cuisse courte, avec des éclaboussures de lumières. Ses épaules glissaient le long de sa poitrine jusqu'aux aisselles, jusqu'aux abîmes de ses lèvres. Lèvres qui devenaient des îles à refaire le temps, le temps aux hanches volatiles.

Et je retrouvais dans son corsage cet homme. Il avait une toute petite ride sur sa joue. Et une occasion, comme un dépayage.

Sa bouche longuement s'attarda sur le miroir. Il buvait à même le miroir. Et je sentais le vent de son sexe sur le mien.

Je rêvais que nous courions dans la vase chaude en bordure des fougères.

Et il me disait : vois-tu cette bouteille à la mer? Eh bien, cette bouteille, c'est toi. Je te prends et te bois, te vide et te remplis à la fois.

Puis il ajouta : consommons, consommons, autrement il faudra expliquer l'amour.

Cette fille était mon abri. Et je voulais la sentir. Jusqu'au bleu des hanches. À même la lune. De cette lune.

Elle ressemblait à une jeune mariée et ses lèvres tremblaient un peu dans la lumière. Elle me parlait je crois. Et je répondais oui contre son sein inaccessible et son ventre qui se déroulait à gorge déployée, comme réversible.

Je ne savais pas à qui était ce sein, ni cette bouche, ni cette épaule, mais j'en avais besoin comme on a besoin d'un chapeau parfois.

Durant des siècles des sexes, le vent le ventre, de gauche à droite c'était lui. Lui en elle. Elle en lui.

Il appliquait sur mes paupières des algues imaginaires. Puis il enlevait son soutien-gorge et m'offrait son unique mamelon.

Et à nouveau sa voix se déformait, s'étouffait, devenait cavernieuse. C'était une voix ivre qui courait sur l'eau avec un accent, un léger accent que je connaissais.

XIII

La fille se releva et rajusta sa culotte polychrome.

Lorsqu'elle ouvrit le vertigineux rideau, je remarquai un petit graffiti sur son épaule. C'était mon nom.

Puis je retournai à ma table, le regard accroché à son sourire. Elle me suivait. Elle était soule autant que moi et quelque part on se rejoignait.

Son bas était déchiré. Et sa paupière un peu sauvage.

Je devinais aussi ses taches de rousseur sous son fard et sa blessure au poignet.

Elle avait des talons hauts et des reins. Si arqués.

Et ses sourcils, ses sourcils étaient comme des navires qui n'en reviennent plus.

Je crois que j'aimais cette fille pour ce qu'elle représentait d'autre en moi. Peut-être aurions-nous pu nous rencontrer ailleurs, nous promener dans un parc, avoir des enfants.

Mais nous étions là. Tous les deux. Au Temple Bar. À regarder de temps à autre la télévision. Et les joueurs courir après la rondelle comme on court après un désir.

XIV

La table se refermait peu à peu sur nos mains et les lucurs de caresses de nos verres.

Il était deux heures du matin.

Je me souviens.

Il se tenait là, avec sa canne, dans l'embrasure de la porte. Et m'attendait. Il voulait que je le rejoigne sur le toit.

C'était un bel homme. Un très bel homme qui ressemblait à une jeune fille étrange. À un livre étrange. Qui ne s'explique pas. Ne se possède pas. Et se transforme sans cesse.

Il se tenait là dans la neige, debout et nu, et aveugle. Au centre du toit comme au centre de l'univers.

Et me criait : regarde, n'entends-tu pas cette lumière oubliée par Dieu? Glisse-moi par-dessus bord où dans les forêts d'argile gisent les matelots.

Et je l'entendais cette lumière. Elle était là. Dans son souffle. Dans sa voix. Dans ses yeux. Ses grands yeux inutiles. Tel un incendie.

Et je sentis.

Sentis toute la légèreté du réel.

En ce point.

Ce petit point qu'on appelle l'âme.

XV

Ma mère m'a écrit aujourd'hui pour me féliciter pour mon livre.

Elle dit qu'elle n'y comprend rien.

Mais que cela n'est pas important. Que ce qui compte, c'est écrire.

Écrire.

Écrire.

C'est ce que tu dois faire.

